

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

70X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FILLE DE MARGUERITE

TROISIÈME PARTIE.—MME VERDIER.

XVI.

De pâle qu'il était, Richard devint livide ; une indicible expression d'effarement envahit son visage ; il recula devant son frère qui ne semblait pas moins effrayé que lui en le reconnaissant, et, ne pouvant plus se soutenir, il alla tomber à genoux au milieu de la chambre.

Renée, défaillante, balbutiait des mots sans suite.

La pauvre enfant était au moment de perdre connaissance.

Victor Béralle posa sa lumière sur un meuble et marcha droit à son frère, qui dans ce moment aurait donné beaucoup pour sentir les feuilles du parquet s'entr'ouvrir sous lui et le laisser rouler et disparaître dans un abîme sans fond.

Le contremaître saisit le poignet de l'ivrogne, et le serra si violemment que les os, les tendons et les muscles craquèrent.

— Toi ! dit-il en même temps d'une voix sourde, toi, ici ! Qu'y viens-tu faire ?

— Grâce ! balbutia Richard, grâce !...

HEU — Tu demandes grâce !... Donc tu es coupable !... Quel crime venais-tu commettre ici ? Es-tu un voleur ou un meurtrier ? Allons, parle ! Explique-moi ta présence dans cette chambre la nuit ! Je veux, je dois tout savoir ! Quand on a trouvé dans les mains le sac de madame Ursule assassinée, un effrayant

souçon s'est emparé de moi... Il s'était effacé... il revient aujourd'hui ! Tu es un infâme, tu fais cause commune avec les ennemis de mademoiselle Renée !

— Non, répliqua Richard d'une voix étranglée je ne connais pas ceux dont tu parles... Ecoute-moi... écoute-moi...

— J'écoute... J'attends, et ne cherche pas à mentir, sinon je te tue comme un chien !

Et Victor appuya le canon de son revolver sur la tempe du misérable.

Renée joignit les mains, et à son tour s'écria :

— Grâce ! ayez pitié de lui...

— Eh ! mademoiselle, répondit le contremaître, il faut avant tout que je sache pourquoi et comment il est ici... Je verrai ensuite si je puis lui pardonner... Mais point de bruit... point de scandale... Personne ne semble s'être éveillé dans l'hôtel... Ne donnons pas de témoin à ce qui va se passer entre nous !

Après être allé fermer la porte entr'ouverte Victor revint à son frère.

— Encore une fois j'écoute et j'attends ! dit-il. Qui t'a conduit à Nogent-sur-Seine ?

— Ma mauvaise

chance... balbutia Richard toujours agenouillé.

Le contremaître haussa les épaules.

— Ne disons donc pas de mots bêtes ! s'écria-t-il. La mauvaise chance ne pousse au crime que les coquins !

— Je vais tout te dire, frère...



La mère et la fille se jettent de nouveau dans les bras l'une de l'autre.

— Je te défend de m'appeler ton frère.

— Tu es cruel.

— Je suis juste.

— Ne m'accable pas... Je suis un ivrogne, mais non un scélérat... Ecoute et juge...

D'une voix entrecoupée, et parfois à peine distincte, Richard raconta ce que nos lecteurs savent déjà, la scène entre lui et maman Baudu, sa sortie du restaurant de l'avenue de Saint-Mandé, sa rencontre avec Léopold sur le pont de Bercy, l'argent qu'il avait reçu, ce qu'il avait promis de faire, son départ, et tout le reste.

Nous devons lui rendre cette justice qu'il ne cacha rien, qu'il n'atténa rien. Victor, pâle et les yeux humides, l'écouta, et quand il eut achevé lui dit :

— Ainsi, l'honneur pour toi n'est qu'un vain mot et l'ivresse t'a conduit au crime ! Tu allais te noyer... Un inconnu vient t'empêcher de commettre une mauvaise action, et t'en propose une autre cent fois pire ! Tu acceptes pour de l'argent ! Vois-tu, l'indignation et le dégoût m'étouffent ! Tu es plus vil et plus méprisable que celui qui t'a payé pour voler !

— Pardonne-moi... pardonne-moi... bégaya Richard en se frappant la poitrine. Je me repens... je ne boirai plus... jamais ! jamais ! je te le jure par ce qu'il y a au monde de plus sacré ! .. Faites-moi grâce...

— Oui, je te ferai grâce en souvenir de notre père, dont ta conduite indigne déshonore le nom sans tache... mais tu vas à l'instant me prouver ton repentir...

— Et comment ?

— En m'aidant à combattre le bandit dont tu te rendais complice ! En me livrant l'homme qui t'a conduit au crime.

— Je suis prêt...

— Cet homme voulait les papiers cachetés que mademoiselle Renée possède ?

— Oui... et c'est en me trompant par un mensonge sur leur nature qu'il m'avait décidé à m'en emparer.

— Où devais-tu porter ces papiers à ce scélérat ?

— A Troyes ?

— En quel endroit de Troyes ?

— A l'auberge du « Chapeau-Rouge, » rue du port.

— Quand ?

— Demain, ou plutôt aujourd'hui.

— L'heure du rendez-vous ?

— Midi... Je devais prendre cette nuit le train de quatre heures onze minutes.

— Bien...

— Est-ce tout ce que tu veux savoir ?

— Non... Maintenant tu vas m'apprendre le nom du tentateur...

— Paul Pélissier...

Renée poussa un cri.

Victor Béralle se tourna vers elle.

— Qu'avez-vous, mademoiselle ? lui demanda-t-il.

— Paul Pélissier ! répéta la fille de Marguerite.

— Vous connaissez ce nom ?

— Mais c'est celui de l'évadé de Troyes... C'est celui de l'homme qui m'attirait dans un guet apens par la lettre signée : « un ami de votre mère ! »

— Votre ennemi acharné... Le complice du misérable brûlé vif rue Beautreillis ! L'assassin de madame Ursule ! Et c'est mon frère qu'il avait choisi pour vous voler ! Ah ! Dieu est bon

de m'avoir mis à côté de vous pour vous protéger, pour vous défendre, mademoiselle, car dans quelques heures ce grand criminel sera en notre pouvoir !

Victor s'interrompit, puis au bout d'une seconde il reprit en s'adressant à son frère :

— Tiens, je te pardonne ! et sais-tu pourquoi ? Parce que la Providence a permis que, sans le vouloir et à ton issu, tu serves d'instrument à la vengeance de Mademoiselle Renée !

— Frère ! s'écria Richard en se relevant, et vous, mademoiselle, souvenez-vous du serment que je fais, et que je sois un gueux si j'y manque ! A partir de cette heure et de cette minute, je viderai plus volontiers un verre de boisson qu'un verre de vin ! Ma vie, ma reconnaissance, mon dévouement jusqu'à la mort vous appartiennent à tous deux !... Frère, donne-moi ta main...

— La voici... Mais tu te souviendras ?

— Toujours !

— Tu ne manqueras point à ta promesse ?

— Jamais !

— Je te crois... je veux te croire... Maintenant, nous allons convenir de ce qu'il importe de faire.

En ce moment un bruit de pas et de voix se fit entendre dans la rue.

Presque en même temps, on sonna et on frappa avec force à la porte de l'hôtel.

Renée, Victor et Richard prêtèrent l'oreille.

— Ouvrez ! criaient-ils. Ouvrez vite !

Et les coups de cloche, ainsi que les choos contre la porte, redoublèrent d'intensité.

— C'est la voix de Zirza ! poursuivit Renée en pâlisant. Zirza ici !... Mon Dieu... mon Dieu !... il est arrivé malheur à Paul.

Le contremaître et son frère coururent à la fenêtre. Ils allaient l'ouvrir.

— Non... leur dit vivement Renée. Laissez-moi seule un instant... Allez faire ouvrir la porte, tandis que je me vêtirai à la hâte...

Victor et Richard obéirent. Le maître de l'hôtel, réveillé par le bruit, sortait de sa chambre, une lumière à la main, pesant et maugréant, et descendait aussi vite que le lui permettait sa prodigieuse rotondité.

— Je voudrais bien savoir qui se permet un pareil tapage nocturne ! s'écria-t-il en voyant les jeunes gens ; je vais envoyer chercher les gendarmes..

— Gardez-vous en bien ! répliqua Victor. Nous connaissons la personne qui frappe, et nous redoutons un malheur... Hâtez-vous donc de tirer les verrous.

Les choos et les coups de sonnette ne discontinuaient point.

— Ne cassez pas la sonnette et n'enfonchez rien... dit l'hôtelier à travers la porte. Un peu de patience... Me voici...

Enfin la porte s'ouvrit.

Zirza trépidait d'impatience sur le seuil. Derrière elle deux personnes, Marguerite et mademoiselle de Terrys, disparaissaient à demi dans l'ombre. En voyant Victor et Richard, Isabelle poussa une exclamation de joie.

— Vous ! vous ! ici ! fit-elle en saisissant les mains que le contremaître lui tendait. Ah ! je respire ! Où est Renée ?

— Dans sa chambre, madame.

— Il ne lui est rien arrivé ?

— Non, grâce au ciel !... Elle a reconnu votre voix et elle vous attend.

— Que Dieu qui l'a sauvée soit béni ! balbutia Marguerite avec un exprimable délire. Je vais donc pouvoir embrasser ma fille !...

Victor entendit ces paroles, mais sans les comprendre, et regarda d'un air de profond ahurissement celle qui venait de les prononcer.

— Oui... oui... dit vivement Zirza. Tout vous sera bientôt expliqué... Renée est la fille de madame qui tremblait pour son enfant... Conduisez nous près d'elle..

Le maître de l'hôtel, nous le savons, tenait un flambeau. Victor le lui prit sans façon et s'écria :

— Venez, mesdames... Je vais vous guider...

Puis il s'élança dans l'escalier ; les trois femmes le suivaient.

Richard, complètement dégrisé, honteux et repentant, venait derrière elles.

Tout en gravissant les marches Zirza répétait :

— Renée ! chère Renée !...

Arrivé au premier étage Victor s'arrêta et, désignant la chambre numéro 3, il dit :

— C'est là, madame.

En même temps Renée ouvrait la porte depuis l'intérieur, et les deux jeunes femmes tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

Marguerite Bertin chancelait sur ses jambes, qu'une indicible émotion rendait tremblantes. Pour se soutenir elle s'appuyait à l'épaule d'Honorine émue presque autant qu'elle.

Soudain Renée se déroba brusquement à l'étreinte de son amie. Un frisson passait sur sa chair.

— Zirza... dit-elle d'une voix altérée, pourquoi ce voyage à Nogent ? Que signifie votre arrivée au milieu de la nuit ? Qu'avez-vous à m'apprendre ? J'ai peur... Il est arrivé quelque chose à Paul.

— Non, je te le jure ! répliqua madame Verdier. Tu es sauvée... Les périls qui te menaçaient ne sont plus à craindre, puisque nous voilà.. et je suis venu pour t'annoncer un bonheur.. un immense bonheur.

— Un immense bonheur... répéta l'enfant surprise.

— Oui. Le plus grand de tous.

— Lequel ? Parle donc !

— Ah ! je ne peux pas... les larmes étouffent ma voix... mais ce sont de douces larmes.

Zirza ajouta, en désignant Marguerite du geste :

— Madame... Regarde madame.

— Eh bien ?

— Eh bien, c'est ta mère !

XVII

Pas un cri ne s'échappa des lèvres de Renée. L'enfant resta muette, paralysée en quelque sorte par la stupeur. Elle se croyait le jouet d'un rêve. Le sentiment de la réalité disparaissait pour elle.

Marguerite, sanglotant, ne pouvait prononcer un seul mot.

Soutenue par Honorine, elle s'avavançait, muette et les bras tendus.

Tout à coup un jet de lumière traversa l'esprit de Renée. Elle bondit en avant, dans les bras prêts à l'envelopper, et ces deux cris retentirent à la fois :

— Ma mère !

— Ma fille !

Les spectateurs de cette scène émouvante avaient les yeux remplis de larmes d'attendrissement.

— Ma fille... mon enfant ! balbutiait Marguerite en couvrant de baisers fous les cheveux, le front et les joues de Renée. C'est ma fille ! Je l'avais presque deviné en la voyant chez madame Laurier... Mon cœur tout entier me poussait vers elle, et mon cœur ne me trompait pas ! C'est bien toi, mon enfant chéri ! C'est bien toi, ma fille adorée ! Que je t'aime, mon Dieu ! Que je t'aime !

— Ma mère ! ma mère ! bégaya Renée d'une voix faible comme un souffle. Moi aussi je vous...

Elle n'acheva pas et perdit connaissance dans les bras de Marguerite.

Honorine et Zirza coururent à elle.

— Mon Dieu ! s'écria la pauvre mère, qu'une angoisse atroce mordit au cœur. Mon Dieu ! n'aurais-je retrouvé mon enfant que pour la perdre !

— Ce ne sera rien, mon amie, répondit mademoiselle de Terrys en aidant Isabelle à asseoir dans un fauteuil l'enfant évanouie. Une joie foudroyante a causé cette faiblesse qui sera de courte durée.

L'orpheline ne se trompait pas. Au bout de quelques secondes, les joues pâles de Renée prirent des teintes roses. Ses yeux se rouvrirent. Son premier sourire, son premier regard, furent pour Marguerite.

— Moi aussi, je vous aime, ma mère... dit-elle en lui tendant les bras. Depuis longtemps... depuis toujours, je vous aimais sans vous connaître, ou plutôt je vous connaissais... je vous avais vu dans un rêve.

— Et on voulait rendre infranchissable l'abîme creusé entre nous ! s'écria madame Bertin, on avait juré ta mort, pour nous séparer à jamais !

— Étais je donc menacé de nouveau ? demanda Renée.

— Tu étais condamnée !

— Est-ce possible ?

— C'est certain... Si tu es vivante, c'est par miracle ! Tu le comprendras en apprenant ce qui s'est passé à Port-Créteil.

— A Port-Créteil ? répéta la jeune fille.

— Oui, chez le misérable à qui tu devais porter des dentelles...

— Mais, comment ?...

— Ecoute ton amie... Elle a failli mourir à ta place...

Zirza raconta le terrible drame du pavillon de la rue du Cap. Renée, Victor et Richard étaient pâles d'épouvante.

— Plus de doute ! dit le contremaître, quand le récit d'Isabelle fut achevé. Cet infâme Fradin n'est autre que Paul Péliassier, le persécuteur acharné, l'implacable ennemi de mademoiselle Renée, et qui, cette nuit encore, voulait lui voler les papiers dont M. Paul m'a confié la garde.

— Cette nuit ! ! s'écria Marguerite avec terreur.

— Oui, madame, mais heureusement j'étais là... et je veillais...

Richard baissait la tête en rougissant de honte.

— Monsieur, dit madame Bertin en tendant la main à Victor, je sais que je dois à Paul et à vous de revoir aujourd'hui ma fille... ma fille que déjà, au pont de Bercy, vous aviez, mon neveu et vous, sauvée d'une horrible mort !

— Votre neveu, ma mère ! fit vivement Renée ; Paul Lantier est votre neveu ?

— Oui, mon enfant, Paul Lantier que tu aimes, qui t'adore, et qui fera de toi la plus heureuse des femmes, j'en suis sûre.

— Oh ! mère !... mère !... que de bonheur à la fois,

Marguerite embrassa Renée, puis reprit, en s'adressant à Victor Bérallé :

— Je voudrais, monsieur, vous adresser une question...

— J'y répondrai de mon mieux, madame.

— Vous avez tout à l'heure prononcé un nom.

— Celui de « Paul Pélassier ? »

— Oui. Quel est cet homme ?

Renée ne laissa pas à Victor le temps de parler.

— Cet homme, répliqua-t-elle, est le scélérat qui, avec un complice brûlé vivant rue Beautreillis, a voulu m'assassiner au pont de Bercy, a tué madame Ursule pour lui voler la lettre du notaire, a tenté d'empoisonner Zirza à ma place. Cet homme, un évadé de la prison de Troyes, est mon mystérieux et mortel ennemi.

— Le mien aussi sans doute... dit l'orpheline.

Renée leva ses grands yeux étonnés sur l'inconnue. Elle ne comprenait pas.

— Mademoiselle est Honorine de Terrys, lui dit Marguerite.

— Vous ! vous ! mademoiselle ! s'écria joyeusement Renée en serrant les mains de la jeune fille. Vous, l'amie de mon amie Pauline Lambert, vous êtes libre ! Paul ne se trompait pas quand il croyait avoir dans les mains la preuve de votre innocence ! C'est au manuscrit remis à Paul avant de mourir par l'homme de la rue Beautreillis que vous devez votre liberté !

— Le manuscrit ? répéta l'orpheline avec une curiosité facile à comprendre. Quel manuscrit ?

— Les « Mémoires » du comte de Terrys, votre père. Ces Mémoires où se trouve expliqué par lui, écrit de sa main que, ne croyant point à la science médicale, il employait, à l'insu de tout le monde, un poison indien pour prolonger sa vie.

— Ah ! fit Honorine, je comprends ! les ténèbres qui m'enveloppaient se dissipent. Cet homme a fait voler les « Mémoires » de mon père pour m'accuser ensuite et rendre ma justification impossible ! Cela saute aux yeux, mais le nom de « Paul Pélassier » m'est inconnu.

— Si c'est un faux nom, mademoiselle, ce qui d'ailleurs me semble probable, répliqua Victor Bérallé, nous le saurons bientôt, car dans quelques heures le misérable sera en notre pouvoir.

— Est-ce au sujet du misérable en question que Paul est parti pour Troyes ? demanda Zirza.

— Oui... répondit Renée.

— Espérait-il donc le trouver à Troyes ?

— Non, mais il voulait se rendre à la prison pour y savoir si l'évadé n'était point retombé aux mains de la justice.

— Et pour venger mademoiselle de Terrys, m'a-t-il dit, ajouta Marguerite. C'est là le devoir dont il me parlait ! Nous allons donc enfin le connaître, cet ennemi de ma fille et d'Honorine !

— Il faut aller à Troyes... fit l'orpheline ; nous devons avertir Paul Lantier...

— Nous allons nous entendre à ce sujet, mademoiselle... répondit Victor Bérallé.

— Parlez, monsieur...

— Je suis porteurs de papiers importants appartenant à mademoiselle Renée. L'enveloppe qui contient ces papiers, remis par le notaire de Paris, ne doit être décachetée que par M. Audouard, notaire à Nogent-sur-Seine, par conséquent ici... Mais c'est lundi seulement que mademoiselle Renée doit se présenter à l'étude, et c'est vous, madame, ajouta Victor en s'adressant à Marguerite, c'est vous, sa mère, qui la conduirez.

« Je vous remettrai à cet effet le pli cacheté. Moi je partirai avec mon frère par le premier train du matin se dirigeant vers Troyes, car c'est là que Paul Pélassier, vrai ou faux, tombera sous notre coupe.

« M. Paul Lantier, parti de Paris hier soir, sera arrivé trop tard pour être admis au greffe de la prison et obtenir les renseignements qu'il désire... Demain matin seulement, ou plutôt ce matin, il aura satisfaction.

« Or, en nous mettant en route par le train de quatre heures cinq minutes, nous rejoindrons certainement M. Paul ; nous lui apprendrons ce qui se passe et il nous prêtera main-forte pour arrêter le bandit, quel qu'il soit, caché sous le nom de Paul Pélassier.

— Faites cela, mon ami, dit vivement Renée. Rejoignez Paul ; apprenez-lui tout... Qu'il sache que j'ai retrouvé ma mère et qu'il partage mon bonheur.

— Qu'il sache aussi, ajouta Marguerite, que je l'aimais tendrement comme fils de ma sœur, mais que je vais l'aimer plus tendrement encore comme mon fils à moi.

— Vous viendrez nous retrouver ici ? reprit Renée.

— Cela dépendra des événements, mademoiselle... Dans tous les cas il ne faudra point quitter Nogent avant d'avoir reçu de moi une dépêche... Qui sait si votre présence à Troyes ne sera pas nécessaire ?

— C'est convenu, monsieur Victor... dit Marguerite. Nous attendrons... Voulez-vous maintenant voir le maître de cet hôtel et faire donner des chambres à mademoiselle de Terrys et à madame Zirza.

— A mademoiselle de Terrys seulement, interrompit Zirza.

— N'avez-vous donc pas besoin de repos ?

— J'en aurais besoin, c'est certain ; mais j'en prendrai plus tard. Pour le quart d'heure, j'accompagnerai M. Bérallé à Troyes.

— Toi ! s'écria Renée.

— Oui, moi...

— Et qu'y veux-tu faire ?

— Je veux savoir si Fradin, l'empoisonneur de Port-Créteil est Paul Pélassier, l'assassin, sont un seul et même homme.

— Mais, ne crains-tu pas ?

— Qu'ai-je à craindre, sous la garde de Victor Bérallé et de son frère ?

— Faites donc, ma chère Isabelle, répliqua madame Bertin, moi je resterai avec ma fille.

Victor descendit prévenir le maître de l'hôtel, qui mit une chambre à la disposition de mademoiselle de Terrys, et celle-ci, après avoir embrassé Marguerite, Zirza et Renée, se retira.

Le jeune contremaître reparut presque aussitôt, apportant le paquet cacheté remis à Renée par le notaire de la rue des Pyramides.

— Voici, dit-il en donnant ce paquet à madame Bertin, voici le pli que mademoiselle Renée doit présenter à M. Audouard. Vous défendez ce dépôt j'en suis certain, comme je l'aurais défendu moi-même.

Marguerite jeta les yeux sur la suscription et tressaillit.

— L'écriture et la signature de Robert... murmura-t-elle.

Puis, tout haut, elle ajouta :

— Merci, monsieur Bérallé... Vous pouvez partir... ce dépôt est en bonnes mains.

— Au revoir, ma chère Renée... fit Zirza en embrassant la fille de Marguerite. Nous vous ramènerons bientôt celui que vous aimez.

Il était près de quatre heures du matin. Zirza et Victor se rendirent au chemin de fer.

La mère et la fille restées seules se jetèrent de nouveau dans les bras l'une de l'autre. Toutes deux versaient de douces larmes, des larmes de tendresse et de joie.

Madame Bertin raconta brièvement ensuite ce que René devait savoir du passé.

— Oh ! ma mère chérie, s'écria l'enfant, quand elle eut écouté ce récit jusqu'au bout, combien vous avez dû souffrir ! Combien vous avez dû pleurer ! Oubliez tout, à cette heure où je vous suis rendue... Nous sommes réunies et je vous aime.

Marguerite, en extase, contemplait ce visage d'ange. Elle prit René dans ses bras et la couvrit de baisers, puis elle dit :

— Tu dois avoir besoin de repos, migaonne. Il faut te mettre au lit.. je veillerai près de toi.

L'enfant obéit, et quelques minutes plus tard elle dormait d'un calme sommeil sous les yeux de sa mère.

.....
Ainsi que Victor Béralle l'avait très judicieusement supposé, Paul Lantier était arrivé à Troyes trop tard pour se présenter à la prison afin d'y demander des renseignements sur Paul Péliissier l'évadé.

En descendant du chemin de fer, il se fit conduire à " l'Hôtel de la Préfecture. " On se souvient que des fenêtres de cet hôtel, dominant le jardin du pensionnat de madame Lhermite, il avait vu pour la première fois René.

Brisé de fatigue par les émotions de toute nature qui venaient de se succéder sans relâche, et forcé de remettre au lendemain la démarche but de son voyage, il se coucha en pensant à tout ce qu'il avait déjà fait, à tout ce qui lui restait encore à faire.

L'étudiant ne se doutait guère que Pascal Lantier, son père, occupait dans le même hôtel une chambre voisine de la sienne.

Léopold, l'ex-réclusionnaire, avait suivi de point en point l'itinéraire combiné par lui. A minuit trente-cinq minutes il était installé à Paris dans le train qui devait le conduire à Troyes et qui passait à quatre heures onze minutes à Nogent-sur-Seine.

C'est à cette heure que Victor Béralle, Richard et Zirza parlaient de Nogent.

L'ex-réclusionnaire s'était dit :

— Je verrai Richard monter en wagon. Sa présence sera la preuve qu'il a réussi. Je le rejoindrai à Troyes au débarcadère, et nous ferons séance tenante l'échange convenu.

Frileusement enfoncé dans un angle du compartiment où il se trouvait en compagnie de plusieurs personnes, Léopold ne dormait pas et comptait l'une après l'autre les nombreuses stations auxquelles faisait halte le train omnibus. Enfin on nomma Nogent-sur-Seine.

Léopold se servit de son mouchoir pour enlever la buée épaisse qui couvrait la vitre, et fixa les yeux sur le quai d'embarquement. Trois personnes seulement s'y trouvaient, deux hommes et une femme, dont les visages disparaissaient sous d'épais cache-nez.

Léopold ne reconnut donc aucune de ces trois personnes, d'ailleurs, selon lui, Richard ne pouvait faire partie d'un groupe.

— Il n'est pas là ! se dit-il très inquiet. Ou il a échoué, ou il a manqué le train ! On ne sait jamais à quoi s'en tenir avec ces gens que l'ivresse abruti !

Le trio de voyageurs monta dans un wagon et le train se remit en marche.

Nos lecteurs se rendront compte sans la moindre peine de la perplexité de Léopold. Une véritable angoisse l'oppressait, non qu'il craignît quelque chose pour lui-même, Richard Bétalle ne le connaissant que sous le nom de Paul Péliissier, et Paul Péliissier étant insaisissable, mais il avait peur de voir s'évanouir en fumée les millions de Robert Vallerand, et il se demandait s'il n'avait pas eu tort de ne pas agir lui-même quand il s'agissait de s'emparer des papiers remis à la fille de Marguerite par le notaire de Paris.

Il conservait néanmoins un vague espoir que Richard avait réussi, et qu'il s'était simplement mis en retard pour prendre le train. Léopold caressait cette illusion au moment où la locomotive stoppa en gare à Troyes.

Le misérable quitta vivement le wagon, releva sa fourrure par-dessus ses oreilles, donna son billet et s'engagea dans les rues de la ville où il eut bientôt fait choix d'un hôtel.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 octobre, 1882—No 146.

LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

XIX

LA VENDEUSE

— Au diable si vous voulez ! Tout ce que je sais c'est que l'air de Paris ne vaut rien.

— Et cependant je ne quitterai pas Paris, dit Athanase, c'est ici qu'est ma vie.

Chaumas lui prit la main et le regarda les yeux dans les yeux.

— Vous êtes un honnête homme ?

— Je n'ai permis à personne d'en douter.

— Dans le passé, soit !

— Il en est de même dans le présent, il en sera ainsi dans l'avenir.

— C'est bien.

— A propos, reprit Athanase, votre protégé M. Landry Gualbert ne m'envorra-t-il point de nouvelles toiles pour la galerie ?

— Voue en recevrez deux demain.

— Aussi charmante que les trois autres ?

— Mille fois plus vivantes, il est dans le pays du soleil. Seulement, un conseil. Ne les achetez pas, celles-là ! Assez d'autres amateurs se présenteront. Peut-être froisseriez-vous, en agissant autrement, l'âme la plus délicate que je connaisse. Au revoir, mon jeune ami, soyez rassuré sur la santé de Milie, mais soignez vous.

Croyez-moi, le mal est plus grand que vous ne vous l'imaginez. Vous si placide d'habitude, vous avez le pouls fébrile, le cœur bat trop vite, l'œil se cerne, prenez garde ! Oui, prenez garde !

Quand M. Besnard se trouva seul il se laissa tomber sur un divan et répéta les paroles du docteur :

— Oui, le mal est grave, j'ai la fièvre ; une seule pensée me préoccupe jusqu'à l'obsession... Et cependant il faut que je l'éloigne, il le faut.

Il cacha son front dans ses mains et demeura immobile, quand il le releva ses yeux brillaient comme s'il s'étaient remplis de la rosée des larmes.

— A quoi bon ! fit-il avec découragement, y pourrai-je rien désormais !

Il se leva, et fit mander le directeur chargé de la vente des objets d'art.

— Mon cher Méran, lui dit-il, demain deux toiles de M. Guabert remplaceront celles dont je suis propriétaire, veuillez à ce qu'elles se trouvent dans leur véritable jour.

Milie en quittant le docteur Chaumas semblait une ressuscitée, et ce fut avec un vif élan de joie qu'elle se jeta dans les bras de Clotilde.

— Il paraît que je ne suis pas trop malade, dit-elle, et que je pourrai vivre ; seulement il me faut de l'air, du soleil, de la liberté, où trouverai-je tout cela ? En attendant je me contenterai de la pharmacie. Je ne suis plus seule au monde depuis que vous me traitez en petite sœur, et je n'ai pas envie de mourir. Si vous saviez combien M. Besnard s'est montré bon pour moi. Je n'y comprends rien. Comment ai-je pu mériter son intérêt ? Vous me portez bonheur, Clotilde, vous, chère petite sainte de la maison.

Clotilde garda un moment Milie sur sa poitrine, puis deux femmes élégantes apparaissaient dans le salon, elles se séparèrent pour aller au-devant des acheteuses.

Le soir de ce jour une grande joie attendait Clotilde.

Son père venait de recevoir une lettre de Landry. C'étaient ces fêtes de la maison que ces pages empreintes de tendresse, de raison, d'enthousiasme, au fond desquelles on trouvait encore la saine raison, le courage véridique, toutes les qualités qui font véritablement les hommes.

« Mes chers aimés, écrivait Landry, je n'ai point de plus grande joie que de me reposer près de vous du labour de la journée. Car je travaille, oui, je travaille avec une incroyable ardeur. Je puis bien vous le confier, il me semble que je fais des progrès rapides.

« Dans la voie que je poursuis les lettres et les conseils de mon vénéré maître Armadieu me sont d'un grand secours. Jamais je n'ai mieux apprécié ce noble génie doublé d'un cœur d'épée. Si vous voyiez sa correspondance, si vous pouviez comprendre ce qu'elle me fait de bien !

« J'avais la crainte de me laisser distraire par l'admiration des objets extérieurs, dans cette ville où l'on vit au milieu des chefs-d'œuvre et des souvenirs légués par les génies des siècles. Mais j'ai rapidement fait deux parts de ma vie : l'une consacrée au travail, c'est la meilleure, et le prend mes heures matinales, l'autre occupée par les promenades dans cette Rome sublime que jamais nul ne connaîtra assez.

« Jusqu'à ce moment je vis dans une sorte de réclusion artistique, répondant prudemment aux marques de sympathie qui me sont données, étudiant le caractère de mes camarades avant de me lier intimement avec aucun d'eux.

« Le plus grand nombre pioche. Il y va de l'avenir, de la réputation. Quelques-uns se laissent un peu entraîner aux charmes d'une nature nouvelle, et se dépensent en dehors. Il faut s'en éloigner, car il est facile de glisser sur une pente de paresse éternelle pour l'esprit.

« J'étais loin d'attendre autant de bien pour mes trois petites toiles ; vous devez avoir reçu déjà les deux tableaux faits ici, gardez pour adoucir une situation trop précaire le peu que vous rapporteront mes travaux.

« Je ne serai content et un peu fier de moi que le jour où le gain procuré par mes pincesaux suffira pour la famille, et permettra à ma chère Clotilde de rentrer au milieu de vous. Je sais trop ce qu'elle doit souffrir dans un milieu si éloigné de ses habitudes, de son éducation.

« Si quelque chose pouvait ajouter à ma tendresse pour elle, c'est le dévouement dont elle fait preuve ; puisse Dieu lui mettre en réserve une félicité égalant ses sacrifices.

« Il n'est bruit dans la société élégante de Rome, non pas celle des patriciens du pays, mais la riche colonie étrangère, que du luxe et des excentricités de la princesse Ypsolani. Ses toilettes fastueuses, les fêtes qu'elle donne, le dédain qu'elle semble afficher pour l'opinion lui ont fait une place à part. On va chez elle sans paraître se souvenir que son père a failli être poursuivi pour l'affaire de la « Société Universelle. »

« Cette princesse exotique trouve le moyen de se multiplier. On la dirait douée d'ubiquité tant elle paraît dans un grand nombre de bals, de concerts, de fêtes. Jusqu'à ce moment je n'ai lui ai point fait de visite, à quoi bon ? Je ne suis pas de ceux qui s'amuse, et la façon dont elle s'est conduite avec mon père m'a inspiré contre elle un profond dédain.

« Qu'a-t-elle besoin, du reste, au milieu de ceux qui l'entourent, d'un Français obscur encore ? Je me demande toujours, comment certains crimes restent sans châtiement, car la fille de Bozan de Breuil a commis un crime en refusant de rendre à son père la dot qu'elle en avait reçue, et de lui aider à retrouver son crédit.

« Vous m'avez causé une vraie satisfaction en m'apprenant que cet homme, dont la haute puissance financière ne peut être contesté par personne, reprenait courage, et avait fait vœu de rendre à ceux qui gardaient confiance en lui, les capitaux qu'ils avaient confiés. Il y parviendra, je n'en doute pas. Mais Mercedes Ypsolani ne se lavera jamais de l'ingratitude et de la lâcheté dont elle s'est rendue coupable.

« Quand vous reverrai-je ? Dieu seul le sait. Si j'étais libre, je courrais prendre un mois de congé près de vous. Mais je ne m'en reconnais pas le droit. Je dois travailler encore, travailler toujours, sans repos et sans relâche, jusqu'à ce qu'expirent les années que le gouvernement français m'accorde pour devenir si non célèbre, du moins capable de vivre de mon pinceau.

« Je me sens plein de courage, et je ne faillirai point à mon mandat. Ecrivez-moi tous trois. Si vous saviez avec quelle impatience j'attends les courriers qui m'apportent de vos chères nouvelles !

« Pauvre père ! tu as accepté un emploi, tu as voulu prendre ta part de l'œuvre commune, accepter la moitié des peines sociales. Nous serons tous heureux plus tard, heureux parce que nous aurons rempli notre devoir. Je ferme ma lettre, mais je ne vous quitte pas. »

Clotilde embrassa la signature de Landry.

— Cher et brave cœur ! dit-elle, il ne songe qu'à nous ! Je lui répondrai demain, ce sera l'occupation de ma soirée.

La vie continua également partagée entre le travail. Soit Mélanie continua de troubler par ses reproches et ses exigences le repos de ceux qui l'entouraient. Rien ne parvenait à la satisfaire. Ses récriminations perpétuelles jetaient une tristesse fréquente dans les entretiens.

Tandis que Clotilde et son père s'efforçaient de prévenir ses désirs, elle ne parlait que de ses privations. Auguste, si patient qu'il fût, serait parti vingt fois si la douceur et les pri-

res de Clotilde ne l'avaient décidé à rester. Sans les scènes de Mélanie qui semblait trouver une joie méchante à empoisonner les heures que passaient au logis André et Clotilde, l'existence eût été supportable.

Elle ressemblait à celle d'une grande partie de la bourgeoisie, paisible, décente, occupée par un labeur honorable. André ne semblait plus se souvenir qu'il avait mené la vie d'un millionnaire. Cette phase de son existence lui paraissait un rêve.

Clotilde ne regrettait pas la fortune ; dans le secret de son âme elle pleurait seulement sa liberté. Sa vie était dure aux « Deux-Mondes. » Elle pâlisait et souffrait, mais pour rien au monde elle n'eût révélé la cause de ses souffrances. Milie lui témoignait une tendresse croissante, et madame Barnabé une sourde haine. Elle rentrait le soir brisée, fiévreuse, et le lendemain rentrait dans ce mouvement qui l'entraînait et la tuait.

Oh ! combien elle avait soif ce silence, de solitude ! Qu'elle eût préféré une mansarde étroite où le calme l'eût entourée, baignée, à cette existence composée de rouages bruyants qui l'assourdissaient.

Les semaines succédaient aux semaines, sans amener d'autres événements que les lettres de Landry.

« ... J'ai vu la princesse Ypsolanie, écrivait-il un jour à sa sœur, grand Dieu ! combien je l'ai trouvée changée. Jamais elle n'a été jolie, tu le sais, mais elle gardait le charme de la jeunesse, et ses yeux de diamants noirs qui rayonnaient au milieu de son visage au teint doré ; maintenant cette chaleur de teint n'existe plus ; le blanc lacté de l'œil est devenu terne, la taille s'affaisse, Mercédès est frappée.

Ah ! c'est que la malaria ne pardonne pas, vois-tu ! J'ai vu assez de ces pauvres filles minées par les fièvres des marennes pour connaître de quel mal se meurt Mercédès, car elle se meurt, je le devine, je le sais. Encore si elle se soignait, peut-être la sauverait-on. Mais elle persiste à mener une existence enragée, comme si elle redoutait que dans le calme et la solitude il y eût place pour des remords.

Mme Bozan de Breuil qui l'aime autant qu'elle peut aimer quelque chose en ce monde, se désole bruyamment, sans parvenir à décider la princesse à se soigner. On dirait qu'il devient indifférent à Mercédès de vivre ou de mourir.

« J'en étais là de ma lettre quand un valet est venu m'apporter un billet pressant, disait-il, et demandant une réponse. Juge de ma surprise, ce billet était de la princesse. Elle m'écrivait que m'ayant aperçu la veille elle souhaitait vivement me voir, et causer avec moi de tout ceux que nous connaissions et qu'elle avait laissés là-bas. Avec une sorte d'humilité elle ajoutait : « C'est un malade qui vous appelle, ne refusez pas d'accéder à sa prière. »

« Que pouvais-je faire ? Refuser n'était d'autant moins possible que je devinais qu'il me serait facile de lui être utile, plus tard. Je répondis au valet de chambre qu'avant une heure, je me rendrais au palais de la princesse.

« Elle m'attendait dans une galerie de marbre emplies d'œuvres d'art. Vêtue de batiste blanche, elle me parut plus pâle encore, et je ne puis me défendre d'un sentiment de pitié.

« Elle me tendit la main et me pria de m'asseoir près d'elle.

« — Je vous remercie d'être venu, me dit-elle, je ne sais pourquoi, ici je me défie de tout le monde, mais je vous connais, vous !

« — Pourquoi vous défiez-vous ainsi ?

« — Pourquoi ? Parce que chacun garde intérêt à me

tromper. Je suis malade, très malade, je le sens bien. Ma mère refuse de le croire, et le médecin de me l'avouer. Ceux qui viennent à mes fêtes s'intéressent trop peu à moi pour s'en soucier. Le croiriez-vous, il me semble qu'au milieu de cette grande ville, avec tant de prétendus amis, et un si grand nombre de serviteurs, je suis seule, toute seule. Alors j'ai pensé que vous auriez pitié de moi, et que vous garderiez la charité de donner de temps à autre quelques instants à une femme qui fut égoïste sans doute, mais dont la mort rachètera la vie.

« — Mais vous ne mourrez pas, madame !

« — Je mourrai, monsieur Gualbert. C'est le châtement, voyez-vous ! j'adorais la vie, je mourrai avant vingt-cinq ans ! C'est horrible et fatal. Parlez moi de ceux qui m'ont aimée, de ceux que j'ai abandonnés et trahis.

« J'hésitais. Chaque parole prononcée devait la faire souffrir. Je ne pouvais lui rappeler que des choses douloureuses, mais je comprenais qu'elle avait raison, et que si un malheur survenait, elle aurait à réparer une partie des fautes commises.

« Je lui racontai tous les détails de l'emprisonnement de son père. Je ne lui cachai même pas la tentative de suicide que seuls nous avons connue. Alors elle fondit en larmes et tomba dans un tel accès de désespoir que je regrettai de lui avoir révélé la vérité : « — Mon père ! mon pauvre père ! — » répétait-elle en sanglotant.

« Puis elle revenait sur les détails de son enfance, sur la bonté de cet homme qui avait multiplié des prodiges d'activité et d'audace afin de la rendre riche, bien riche ! Elle parla de l'emploi qu'elle avait fait de cette richesse, du vide que maintenant lui laissait le bruit et le tourbillon au milieu duquel elle avait vécu.

Pour me peindre cette existence factice, faite de sentiments faux, du culte de soi, d'un égoïsme démesuré, elle trouva une éloquence désespérée. Je l'écoutais avec un stupeur mêlée de pitié, et de temps à autre je lui prenais la main pour lui prouver que ce lui à qui elle faisait ces tristes confidences compatissait à son tardif repentir.

Le passé était le passé ! Elle et moi nous demeurerions impuissants à l'effacer. Mais l'avenir réparerait une partie de ces désastres, et si comptés que fussent ses jours, elle pouvait néanmoins les employer à ce rachat.

« — Vous ne savez pas, vous ne pouvez savoir, me dit elle, à quel point votre vue m'a rassurée. Je ne lisais aucun journal venant de France, afin de rester dans l'ignorance de ce qui s'y passait. Je devinais confusément les malheurs survenus, et je m'efforçais d'en chasser la pensée, mais combien de fois au milieu d'une fête ai-je entendu la voix de mon père me redemander l'or qu'il avait gagné pour moi, afin de garder intact l'honneur de son nom qui était aussi mon héritage.

Combien de fois ai-je revu le visage du prince, pâle, irrité, me répétant qu'il me renierait si je me rendais indigne de porter son nom. Ma mère me soutenait dans ma révolte, elle m'encourageait dans ma féroce égoïsme ; la peur de la pauvreté la touchait seule ; elle m'entraîna, me domina, me perdit. Non ! non ! ce n'est pas vrai, elle ne m'a point perdue !

Je me suis perdue seule. Il ne manque à ma lâcheté que ce degré nouveau de la rejeter sur une autre ! Ah ! monsieur, vous qui avez gardé le courage dans le malheur, vous qui savez supporter la ruine, ayez pitié de moi ! Vous devez me mépriser, je le comprends, je l'ai mérité.

Mais il est des innocents qui souffrent de mes fautes, apprenez-moi comment je puis sauver ceux-là... Dites-moi que je pourrai mourir absoute et pardonnée... Faites cela, non pas en mon nom, mais au nom de Clotilde qui est un ange... »

« J'avais les larmes aux yeux. Toute ma colère se fondait. Je n'avais plus que de la pitié pour cette femme.

« En ce moment, je ne gardais point assez de présence d'esprit pour formuler un conseil. Je savais confusément ce que cette infortunée devait faire, mais les moyens d'action me manquaient. Dans l'état où elle se trouvait, je devais ménager sa sensibilité exaltée par la maladie, troublée par la crainte de la mort. J'évitai de lui répondre d'une façon directe, et puisqu'elle venait de prononcer ton nom, Clotilde, je lui parlai de toi. Je lui peignis ton dévouement, je lui racontai quelle situation tu avais acceptée, afin d'alléger les privations de la famille.

Je soulageai pleinement mon cœur en faisant ton éloge. Non ! non ! Je ne te louais pas, chère sœur aimée, tu ne le permettrais point, et d'ailleurs ce serait indigne de toi. Elle m'écoutait avec recueillement, et de temps à autre, elle serrait ma main dans sa main glacée. J'éloignais d'elle le présent, je lui montrais un avenir meilleur comme si elle avait pu le voir et en jouir. Parfois elle secouait la tête, et cependant elle m'écoutait avec une satisfaction évidente.

« — Je ne demande plus le bonheur, me dit-elle, mais le temps de réparer.

« Nous nous quittâmes sur ce mot, Mme Joséfa Bozan de Breuil rentra.

« Elle me regarda d'un air froid, presque soupçonneux.

« Je me levai, et m'inclinant devant la malade, je lui dis :

« — Demain, madame, je prendrai ma première séance. Il m'en faudra dix pour l'achèvement de votre portrait.

« Un sourire reparut sur les lèvres de sa mère.

« — Comment ! me dit-elle, vous consentez à négliger vos travaux pour entreprendre le portrait de ma fille ?

« — Je n'oublie pas, madame, que j'ai souvent été votre hôte à Paris.

« Il me fut impossible de rien faire le reste de cette journée. J'errais dans les rues de Rome, songeant à ce que je devais faire et conseiller, et le résultat de cette promenade et de mes réflexions est de vous écrire, persuadé que toute sagesse viendra de Clotilde et de mon père. »

— Pauvre femme ! dit Clotilde, en laissant tomber la lettre de Landry.

— Tu la plains ? demanda André Gualbert.

— Elle fut mal élevée par une mère qui faussa son esprit et son jugement. Son cœur vaut mieux que sa tête, mon père ; nous lui devons aide et pitié, non pas seulement parce qu'elle souffre, mais parce qu'elle a réduit au désespoir des êtres innocents de ses fautes et de ses folies.

— Que vas-tu répondre à ton frère ?

— Ce que m'inspirera mon cœur.

— Je suis tranquille : ton cœur t'inspire toujours bien !

Mme Mélanie éleva la voix d'un ton aigre :

— Vous n'allez pas, j'espère, demanda-t-elle, lui conseiller de rendre à son père les dix millions de sa dot ?

— Pourquoi non ? dit André en levant la tête.

— Parce que ce serait absurde, fou ! Bozan de Breuil se tirera d'affaire tout seule. En voilà un qui sait sortir d'un mauvais pas. Il n'est point de la race de ceux qui, ayant subi des pertes, se résignent à croupir dans une misère honteuse. A-t-il

accepté une place, celui-là ? Non, il recommence les affaires. Avant trois ans il aura tout payé. Jamais je n'ai mieux compris la valeur de l'argent que depuis l'heure où je manque de tout ! Rendre sa dot ! J'espère qu'elle ne le fera jamais !

— Peut-être en effet s'y refusera-t-elle, répliqua André ; auprès d'elle Mercédès garde une mauvaise conseillère.

— Sa mère, n'est-ce pas ?

— Oui, sa mère.

— Vous dites cela pour m'offenser, vous savez bien que j'aimais Joséfa. Une forte tête, une vraie femme, à qui ni son mari ni son gendre n'ont fait peur. Dieu sait quelles sottises Landry va conseiller à cette Mercédès que la maladie rendra crédule ! Enfin, nul ne me demande mon avis, et je suis bien folle de vous le donner.

Elle sortit avec un air de dignité outragée.

Clotilde se jeta dans les bras de son père.

— Quel homme que Landry ! dit-elle, et combien nous devons en être fiers.

— Oui, ma fille, répondit André Gualbert, et ce soir, avec toi, je veux bénir le ciel de m'avoir donné de semblables enfants.

Un cri de joie s'échappa de la poitrine de Clotilde qui tomba à genoux en baignant de larmes les mains de son père.

C'était la première fois que leurs âmes confondues devaient ensemble s'élever vers Dieu.

XX

LE BAL DES DEMOISELLES DE MAGASIN.

C'était grande fête au magasin des " Deux-Mondes. " Chaque hiver le directeur donnait un bal splendide à ses employés. Du haut en bas la maison était en liesse. Depuis trois semaines on ne parlait pas d'autre chose.

Les jeunes filles avaient amassé des économies, afin de s'acheter sinon une luxueuse, du moins une gracieuse toilette. Coquette innocente de la part de pauvres filles à demi prisonnières à qui on laisse à peine le dimanche pour se reposer sous la voûte des arbres, et cueillir des fleurs des bois. Elles ne trouvaient guère là que leurs camarades de travail, et cependant durant ce bal, il arrivait souvent que des sympathies se déclaraient.

Un orphelin s'éprenait d'une fille pauvre, et demandait sa main. La tendresse mutuelle rayonnait sur deux vies jusqu'alors décolorées : ils ne travaillaient plus isolément, mais l'un pour l'autre. A force de volonté, de courage et d'amour, ils échappaient aux cercles étroits dans lesquels jusqu'alors ils étaient restés enfermés.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883 — No 172.

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même la liste complète (brochure) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & CIE. Editeurs,

Boîte 1936, Bureau de Poste.

No. 17 Rue Ste Thérèse Montréal;